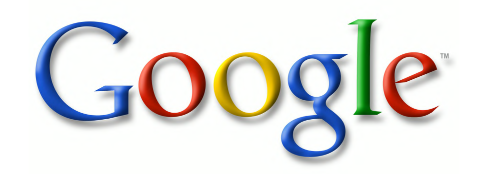
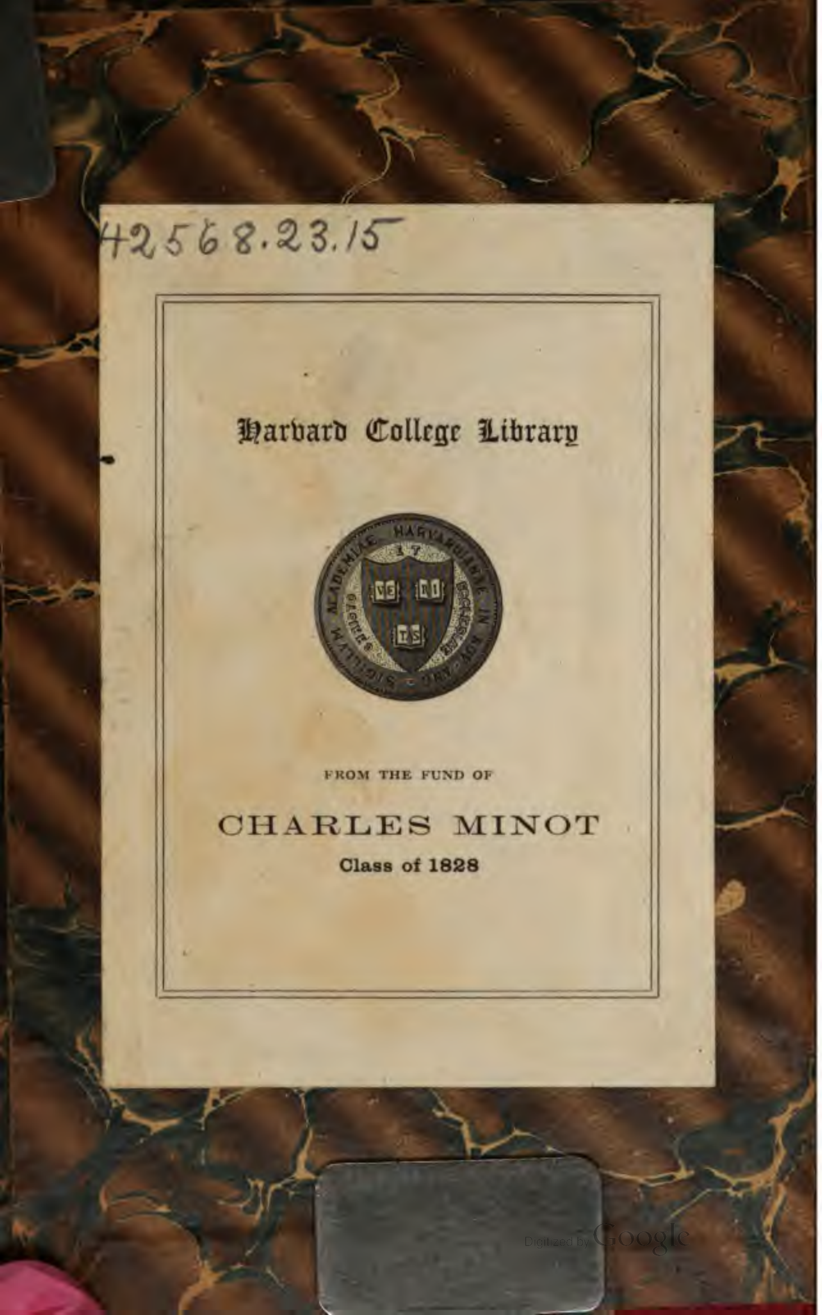



WIDENER
HN T333 Z


42568.23.15
Harvard College Library
VE RI TAS
FROM THE FUND OF
CHARLES MINOT
Class of 1828
Digitized by Google



LES CÉLÉBRITÉS D'AUJOURD'HUI

Jean Lorrain

PAR

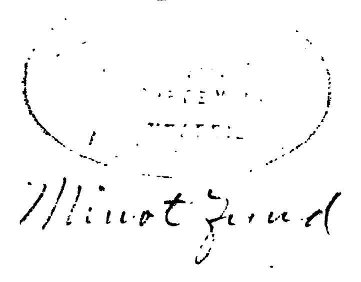
ERNEST GAUBERT

BIOGRAPHIE CRITIQUE
ILLUSTRÉE D'UN PORTRAIT-FRONTISPICE
ET D'UN AUTOGRAPHE
SUIVIE D'OPINIONS ET D'UNE BIBLIOGRAPHIE



PARIS
LIBRAIRIE *E. SANSOT & Cie* ÉDITEURS
53, RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, 53

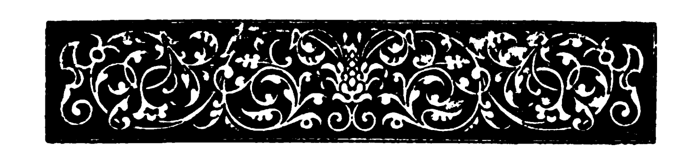
MCMV



IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

Six exemplaires sur Japon impérial, numérotés de 1 à 6 et dix exemplaires sur Hollande, numérotés de 7 à 16.





JEAN LORRAIN

« Malheur à tous ceux qui aiment
sans avoir une hauteur qui est au-dessus
de leur pitié ! »

Fr. Nietzsche (*Zarathoustra*).

Paul-Alexandre-Martin DUVAL (qui signa un instant Jehan et depuis Jean Lorrain), naquit à Fécamp (Seine-Inférieure), le 9 Août 1856, dans le mois mystique que l'Eglise consacre à la Vierge et sous le signe zodiacal du Lion. L'auteur des *Lepillier* est le fils unique d'un armateur honoré dans la région et qui avait navigué d'abord comme mousse, ensuite comme matelot à bord des bateaux de son père. Ce dernier, l'aïeul du poète, capitaine au long-cours, puis armateur à son tour était lui-même le fils d'un corsaire

qui, durant le blocus continental, se signala, en donnant activement la chasse aux bâtiments anglais.

Comme ses ancêtres, la plupart des parents et alliés de Jean Lorrain naviguent encore et tout cet atavisme de matelots, nous le retrouverons qui nous expliquera, à chaque page, chaque jour, l'œuvre et la vie du plus impulsif, du plus atrocement sincère, comme du plus désolé et du plus nostalgique des écrivains d'aujourd'hui.

Entre de hautes falaises, sur la Manche, Fécamp est une petite ville maritime, avec, derrière elle, un pays morne, un ciel gris. On y rapporte des aventures de gens perdus en mer et il y a des échos, dans les cabarets, les petits restaurants du port et les vieilles maisons, des échos d'histoires contées par les matelots, où il est question d'or, de sang, d'îles lointaines, d'amour et de solitude. Dans le décor de Fécamp et celui de Péronne « comme emplie d'invisibles feuilles mortes » se précisent les premiers souvenirs de l'enfant. Longtemps, sa santé débile alarmait la tendresse peureuse d'une mère, qui depuis quarante-cinq ans, n'a cessé de veiller jalousement sur son fils et de l'entourer de la plus admirable sollicitude. Gardé par elle, le jeune Duval vécut à l'écart des camaraderies bruyantes de son âge, dans le grand jardin de la maison familiale, s'échappant à courir

nu-pieds dans l'herbe, se découvrant une curiosité un peu cruelle des animaux, surtout des araignées et des crapauds dont il guettait les mœurs. Déjà s'exacerbait son imagination superstitieuse, dans le silence de ce jardin ; il croyait aux gnomes et aux fées, il écoutait leurs plaintes de captifs, dans les écorces et les ramures. Attentif à saisir les moindres harmonies des couleurs et des sons, il manifeste, parmi les frissons des après-midi pluvieuses ou les crépuscules soudain changeants, une étrange recherche de sensations.

A neuf ans, il entre comme interne au petit lycée Louis-le-Grand, puis au lycée Henri IV. Il devait achever ses études chez les Dominicains d'Arcueil. De neuf années, il ne reverra les siens que durant les trois congés annuels. On devine les froissements de cette petite âme et l'amer déchirement de cette sensibilité choyée. Dans le dernier de ces établissements d'éducation, « *séduit par tout le merveilleux terrible et doux des mystères chrétiens* », il croit avoir la vocation sacerdotale. Ses maîtres la favorisent. Brusquement l'exaltation mystique s'éteint, il se déprend de son rêve, et s'engage au 12e régiment de hussards, à Saint-Germain, puis, par permutation, aux spahis de Biskra. Les longues chevauchées au seuil du désert raniment en lui ses premiers songes de

courses vagabondes. Après s'être violemment lassé de l'amour des femmes, il retourne à Fécamp et de là à Paris. Nous aurons souvent ici le loisir de le comparer à d'autres écrivains qu'il aima, mais je crois qu'il convient de rappeler surtout qu'il a toujours porté dans son œuvre l'incurable tristesse de Chateaubriand et que ce grand nom doit précéder tous les autres, quand nous parlons d'un littérateur d'aujourd'hui.

Pour de longs jours désormais, Jean Lorrain va vivre *le Voyage* de Baudelaire :

« Notre âme est un trois-mâts cherchant son Icarie,
« Une voix retentit sur le pont « Ouvre l'œil ! »
« Une voix de la hune, ardente et folle, crie :
« Amour..gloire... bonheur !...» Enfer ! c'est un écueil ! »



Comme plusieurs écrivains de sa génération, Jean Lorrain essaya d'abord de la peinture. Ce mode d'expression qui ne pouvait guère, semble-t-il, convenir à son tempérament, fut vite délaissé. Il se tourna vers la poésie et débuta, en publiant en 1881, chez l'éditeur du Parnasse, des poémes où l'on ne sent pourtant pas le souci alors unique de la forme. L'auteur de *la Forêt Bleue* et du *Sang des Dieux*, en outre de Gustave Moreau et Burnes-Jones, présents dans les attitudes et les décors, se souvient de ses visions d'enfants et de ses rêveries devant la mer. Ces vers réunis à d'autres formeront plus tard, l'*Ombre Ardente*. Ce sont évoquées dans le cadre étroit du sonnet ou dans l'ampleur des stances, les princesses fabuleuses :

> Oriane, la fée était l'effroi du pâtre !
>
> . . . .
>
> En robe orientale, en coiffe sarrazine,
> Au parapet jauni, la pâle Médusine,

Typhaine, Ahès, Viviane, Morgane, Herodias, et les éphèbes, Ganymède, Alexis, Narcisse, etc...

Au fond d'un bouge obscur où boivent des marins
Bathyle, le beau Thrace aux bras sveltes et pâles...

Et les sirènes :

. . . .

Aimer, pouvoir aimer ! Tel est leur rêve : aimer.
Mais, captives des Dieux et des temps révolus,
Haïr l'homme est leur sort :
Et dans l'Eternité, les filles de la mer
Au corps bleuâtre et froid, lavé par les reflux,
Nous verseront la mort.

Sous les frissons nacrés d'un ciel ardent et triste,
Fleurit, hymne adorable en sa mélancolie,
La chanson des Sirènes.
Un incurable ennui nage dans l'améthyste
De leurs longs yeux, l'ennui du dieu qui les oublie
Sur ces grèves sereines....

Mais c'est le crépuscule des dieux ; clownesse ou amuseuse des livres de MM. René Maizeroy et J. Ricard, l'éphémère muse moderniste triomphe du boulevard au cirque Molier, cependant que dans les cénacles de la rive gauche s'élabore, en réaction contre le naturalisme, le proche mouvement idéaliste. Jean Lorrain écrit *Modernités* et joue à ses compatriotes le mauvais tour, devenu classique, de les peindre tout vifs dans *les Lepillier*. Tout Fécamp s'indigne et le jeune romancier continue par *Très Russe* dont l'intrigue se situe à

Yport. A ce moment l'*Evénement* était encore un grand journal (Scholl y gagnait 40,000 fr.). Jean Lorrain se trouva heureux d'y entrer ainsi qu'au *Courrier Français*. Il publie de nouveaux poèmes inspirés de Pater et Watteau : *Griseries*, et obtient avec *Dans l'Oratoire*, série de portraits de gens de lettres, son premier succès, succès de surprise scandalisée devant l'audace mordante d'un débutant « qui ne s'effrayera pas. » Il se bat en duel avec René Maizeroy, son ami depuis ce jour. Il entre à l'*Echo de Paris*, où il donne la série « *une femme par jour* » et les premiers « Pall-Mall » signés Raitif de la Bretonne. En empruntant pour en marquer ses chroniques le nom de l'homme dont Gérard de Nerval a dit qu'il était celui « *qui posséda au plus haut degré les qualités précieuses de l'imagination*, et que « *son intelligence était semblable à ces lumières qui voltigent sur les marécages* (1). Jean Lorrain annonçait son intention de marier le poète au chercheur de tares.

L'heure de la gloire a sonné pour lui. Il vient de dépasser la trentaine et voici que sa légende se forme. De 1886 à 1896, durant cette période cahotique de littérature maladive, où un immense effort littéraire se disperse en tous sens, Jean Lorrain témoigne d'une fiévreuse activité dans la

(1) *Les Illuminés*, pages 163 et 166.

recherche absorbante de l'étrange et de l'inédit. Nous voici encore à Baudelaire.

O mort, vieux capitaine...
Verse nous ton poison pour qu'il nous réconforte,
Nous voulons, tant ce feu nous brûle le cerveau,
Plonger au fond du gouffre, Enfer ou Ciel, qu'importe ?
Au fond de l'inconnu pour trouver du *nouveau !*

Familier du Grenier d'Edmond de Goncourt, Jean Lorrain devait se ressentir de l'influence des maîtres des *Frères Zemganno*; il suivit aussi le terrible courant qui jetait une partie des *Jeunes* d'alors vers une littérature de cauchemar. Ayant souffert de troubles au cœur, il en venait, pour réveiller sa sensibilité nerveuse, à abuser de l'éther. Sept ou huit volumes devaient attester sa redoutable emprise. « *L'éther bu à pleine gorgée et* « *toute la nuit passée, frémissant, halluciné presque, le* « *front brûlant, la peau moite et les extrémités gla-* « *cées avec à la fois la terreur d'y rester et le vague* « *désir que cela en finisse une bonne fois...* (1) ».

Nous sommes en pleine période décadente : Le sentiment de l'artificiel, le culte d'un style torturé, le raffinement intellectuel poussé à ses extrêmes limites sont parrallèles de l'abus des excitants (alcool, kief, opium, haschisch, éther, morphine).

(1) Buveurs d'Ames, page 2.

Ce style, ces sentiments, ces passions, Théophile Gautier dans l'impérissable préface des *Fleurs du Mal*, les a définitivement expliqués et jugés. « ... *Les rêves monstrueux qu'arrête seule l'impuissance, les fantaisies obscures dont le jour s'étonnerait, et tout ce que l'âme, au fond de sa plus profonde et dernière caverne, récèle de ténébreux, de difforme et de vaguement horrible...* » (*page 17*.) A toute une époque et plus particulièrement à toute une importante partie de l'œuvre de Jean Lorrain, il faudrait appliquer les pages de cette étude. Edgard Pöe, Barbey d'Aurevilly, le grand Villiers, Quincey et peut être trop oubliés, les Erckmann-Chatrian de l'*Araignée-Crabe* et de *L'Esquisse Mystérieuse* (1), sont les auteurs favoris, de cette période de l'activité littéraire de Jean Lorrain. Cependant cette activité semble suivre trois courants presque toujours différenciés et parfois confondus. Incarné dans une sorte de trinité créatrice, M. Lorrain se manifeste comme l'observateur ironique et cruel de son temps, comme le voyageur insatiable et désolé, revenu d'une contrée de songes mauvais et d'un pays de malaria, comme le poète nostalgique d'une beauté à la fois *préraphaelique* et *lakiste*. *Sonyeuse*, *Buveurs d'Ames*, *Sensations et Souvenirs*,

(1) *Contes Fantastiques*, un volume (épuisé), chez Hachette, qui est bien le plus terrifiant recueil de contes macabres ou pseudo-scientifiques.

Un Démoniaque, *Histoires de Masques*, *Fards et Poisons*. Voici la part du rêve malsain ou de l'hallucination, qui aboutit au *Vice Errant* et à *Monsieur de Phocas*. Ce sont des contes qui affectent généralement l'allure d'une confession. Ils disent les angoisses exaspérées, les inédites criminalités, les fantaisies de l'*Amant des poitrinaires*, le suicide lent du *buveur d'éther* et les coupables joies du *buveur d'âmes*. Ils évoquent les Goules modernes qui suscitent la tentation du meurtre chez leurs amants d'un soir, les assassins ingénieux qui font servir à leur profession les dernières découvertes scientifiques. Le fantôme des nuits d'insomnie, dans ces pages, va de pair avec l'escarpe de la place Maubert et la rouleuse de la barrière d'Italie. Ames d'automne, âmes de moisissures déjà molles, âmes de proie, poignards et snobismes, vices et puérilités. Effroi des nuits où le remords et l'hémoptysie secouent les poitrines déjà gangrénées, décompositions secrètes et des cœurs et des chairs, fêlure imperceptible de la volonté, ah ! quel terrible charnier, quel effrayant asile, ce poète a-t-il peuplés ! Réalisant l'esthétique idéaliste qui garde au conte et au roman de ne peindre que des exceptions et des individualités, il dresse sur le front de la foule, aux soirs d'octobre mornes, comme dans un miroir, l'effroyable vision des anomalies sexuelles et sentimentales. Il flagelle

et sourit. Comme il est bien le barbare, rué dans la corruption d'une civilisation oscillante. Il a le rire et le ricanement, le geste d'attaque et l'indifférence méprisante du vainqueur assouvi. Il a cependant des étonnements et des effrois, des curiosités et des faiblesses devant le spectacle de ce déclin, dans le vice, la pourpre et l'or. Un besoin de moraliser l'éveille. Malheur au luxe, malheur à la richesse ! et ce boulevardier emprunte pour parler à ses amis, à ses lecteurs, l'accent de Chrysostome devant la courtisane couronnée, mais tout à l'heure, il aura les complaisances de Procope, en son *Histoire secrète*. Pourtant, cette idée le domine, l'absorbe : la force corruptrice de l'or. Rollon conseille le mépris des richesses et dénonce le danger de la Fortune. Ne vous rappelle-t-il pas ce Robert le Diable, dont Marchangy conte l'histoire aux derniers chapitres de *Tristan le Voyageur* ? (1).

Peintre des exceptions, M. Jean Lorrain ne fait guère de différences entre le vice et la névrose. On l'en a blâmé à tort. Maudsley déclare en effet *qu'il n'y a pas de ligne de démarcation entre la sanité et l'insanité* (*Le Crime et la Folie*, page 39), Esquirol (*Des Maladies mentales* I, 1) et Cullere (*Traité Pratique des Maladies mentales*) et *Les Frontières de la Folie*, pages 53, 92, 121), après Moreau de Tours

(1) Ce thème revient sans cesse : Cf. *L'Ecole des Vieilles Femmes*, page 251.

et Morel, corroborent l'opinion du célèbre professeur de médecine légale à University-Collège (1).

On a blâmé surtout M. Jean Lorrain d'avoir peint « avec une satisfaction amusée » il serait plus juste de dire, *laissé deviner*, certaines habitudes de ses héros. Quelques contes (*Orphelius*, *l'Egregore*, *Sur un Dieu mort*, *l'Homme aux têtes de cire*, *etc*), ont pu autoriser, pour ceux qui cherchent le scandale, au delà de l'œuvre d'art, une critique, devenue, dans le monde artistique aussi banale qu'une accusation de vénalité sous la plume des politiciens :

Au fond d'un vieux palais toscan enseveli,
C'est un portrait sinistre à force d'être étrange,
Tête idéale et folle aux yeux de mauvais ange,
Visage ovale et fin d'adolescent pali.

Le cou frêle et trop long penche comme affaibli
Sous le poids d'un front haut, mi-voilé d'une frange ;
De raides cheveux longs, d'un blond roux, presque orange,
Et piqués d'iris bleus signés Boticelli.

La tête douloureuse ardente et maladive
A, dans le morne attrait de sa grâce native,
Le charme d'une vierge et d'un garçon pervers,

(1) Nous citons ici l'opinion des auteurs à la mode à l'époque où M. Jean Lorrain commença à écrire. Aujourd'hui il faudrait rechercher l'opinion de Krafft-Ebbing, Raymond, Déjerine, Grasset, etc...

Favori de prélat ou savante Ophélie,
Son énigme est souffrance, enivrement, folie,
Et comme un philtre noir coule dans ses yeux verts. (1)

« ... *Il avait, ce crucifié, des rondeurs et des gra-*
« *cilités d'ephèbe, et jusque dans son doux visage*
« *d'asiatique imberbe, aux lourdes paupières de bistre*
« *et aux lèvres sinueuses d'un dessin à la fois mépri-*
« *sant et cruel, il avait, ce Jésus, comme un charme*
« *équivoque, une attraction perverse qui m'intri-*
« *guait...* » (2) (Sur un Dieu mort. *Buveurs d'âmes*, p. 166.)

(1) Buveurs d'Ames, page 132.

(2) Plusieurs fois la critique, à propos de la complaisance de M. Jean Lorrain à évoquer les adolescents de charme équivoque, a prononcé le nom d'Antonio Bazzi *detto* il Sodoma (peintre de l'Ecole de Sienne). Il convient, peut-être de citer, en l'occurrence, une phrase de M. Maurice Barrès sur ce peintre et qui peut également convenir pour caractériser certains contes de M. Jean Lorrain :

« *Chez un tel homme les images sensuelles rompent l'harmonie, ou, pour parler plus librement, la médiocrité de notre vision ordinaire. Il transforme dans son esprit les réalités du monde extérieur pour en faire une certaine beauté ardente et triste.*

« *Ils ont raison de se choquer, de s'épouvanter, ceux pour qui l'art n'est point un univers complet et qui, ne sachant point s'y satisfaire exclusivement, tenteront de transporter des fragments de leur rêve dans la vie de société : rien n'en résultera que désastres* ».



Cette série de volumes aboutissait au *Vice Errant* et à *Monsieur de Phocas !* En ces deux livres se découvrait l'extrême des qualités de M. Jean Lorrain :

« Il y a quelque chose de pourri en moi, les « rêves où je me plais m'épouvantent... Oui, je « suis bien au bord du gouffre...

Un jour tu sentiras peut-être
Le prix d'un cœur qui vous comprend,
Le bien qu'on trouve à le connaître
Et ce qu'on souffre en le perdant.

« Ces vers de Musset, lus au hasard des « pages machinalement, pourquoi m'emplissent-ils « aujourd'hui les yeux de larmes ? Et moi qui « n'ai peut-être pas pleuré une fois depuis vingt « ans, moi qui, dans mon enfance même, n'avais « pas l'émotion facile des autres enfants, pour- « quoi suis-je aujourd'hui douloureusement et « délicieusement remué en lisant cet adieu ?... Ce « livre, pourquoi l'ai-je ouvert seulement ? Comme « ceux de ma génération, j'ai le plus profond « mépris pour Musset, et voilà que les quatrains

« du poète de « Rolla » m'ont chaviré le cœur
« dans une mer de larmes.

Adieu : je sens qu'en cette vie
Je ne te reverrai jamais.

« C'est que cette détresse poignante et cet « orgueil d'amant résigné au départ de la maî- « tresse qui l'abandonne, je ne l'ai jamais ressenti. « Je n'ai jamais aimé. *Les joies dévolues au dernier « des artisans, au plus humble bureaucrate, cette « minute de vie surhumaine que tous et toutes ont eue « une fois au moins, grâce à l'amour, tout cela a « toujours été lettre close pour moi.* Je suis un anor- « mal et un fou, je n'ai jamais été que la proie « d'ignobles instincts, et toutes les ordures des « basses parties de mon être, magnifiées par « l'imagination, ont fait de mon existence une « suite de cauchemars. Je n'ai jamais eu de sen- « sibilité, j'ai toujours ignoré le don des larmes ; « c'est dans de l'atroce et du monstrueux que j'ai « toujours cherché à combler l'irréparable vide « qui est en moi. Je suis un damné de luxure, « la triste et desséchante luxure...

« Je n'ai jamais eu d'ami, je n'ai jamais eu de « maîtresse ; passades d'une nuit ou caprice d'un « mois, les filles que j'ai toujours grassement « payées au matin ont toujours eu l'horreur de « mon souffle et de mes lèvres : elles sentaient que « je ne les désirais pas. Elles n'ont jamais été

« pour moi que des chairs à expérience, pas même
« à plaisir. Avide des sensations et d'analyses, je
« me documentais sur elles comme sur des
« pièces anatomiques, et aucune ne m'a donné la
« vibration attendue, parce que justement cette
« vibration je l'épiais, embusqué dans ma nervo-
« sité comme dans un maquis, et qu'il n'y a pas
« de volupté savante, mais de la joie inconsciente
« et saine, et que j'ai gâché à plaisir ma vie en
« l'instrumentant au lieu de la vivre, *et que les*
« *raffinements et les recherches du rare conduisent*
« *fatalement à la décomposition et au Néant.*

« La minute d'abandon que la dernière des
« rôdeuses, une fois sa journée faite, donne à son
« souteneur, moi je ne l'ai jamais obtenue, et
« Dieu sait si j'ai gaspillé des sommes ! Tous et
« toutes sentent en moi un être hors de nature,
« un automate galvanisé de convoitises, mais un
« automate c'est-à-dire un mort, et je leur fais
« peur avec mes yeux de cadavre.

« Mes yeux de cadavre, ils ont pourtant pleuré
« aujourd'hui... » (*Monsieur de Phocas*).

Cette page célèbre, on devine comment elle fut commentée, isolée du restant de l'œuvre et comment M. Jean Lorrain lui dût d'être identifié à son héros (1). Ce roman pourtant, atrocement sin-

(1) Cf. les chroniques de François Perilhou à l'*Effort* (mars-août 1901) et aussi dans *M. de Phocas* février 1899, ce

cère, dans son amplification outrancière, effrayant de pensée solitaire, contenait toute la pensée, toute la morale du poète. Dans cette œuvre qui revêt la splendeur d'un beau geste de chirurgie, brutal, naïf, délibérément, Jean Lorrain, une minute, s'était délivré du poids des littératures acquises, pour, réveillant la poussée de ses atavismes, ses appels d'enfant vers le large et l'azur, s'affirmer — comme le dit Henry Bataille — dans sa volupté barbare de Voyageur. Car il est, avant tout, par dessus tout, au fond de tout, l'Amant des villes et le discours de sir Thanas Velcome nous rassure :

« Voyager ? voyager : il faut aimer les ciels,

passage caractéristique de la hantise du détail répugnant :

« L'obscénité me hante : les objets, l'art même, tout, à mes yeux, devient obscène prend un sens équivoque, ignoble, m'impose une idée basse et dégrade en moi les sens et l'intellect.

« La forêt de Tiffauges décrite par Huysmans, le cauchemar sexuel des vieux arbres fourchus et des crevasses béantes des écorces a pris odieusement forme parmi la vie moderne, et c'est un possédé que j'y promène, un envoûté, un misérable et fol ensorcelé des magies noires d'autrefois.

« Ainsi ce Debucourt que j'achetai, il y a six ans, sur les quais, et qui représente, dans les tonalités attendries et délicatement nuancées du peintre, deux jeunes femmes serrées l'une contre l'autre et jouant avec une colombe, pourquoi ne m'inspire-t-il, ce Debucourt, que des idées malsaines ? L'estampe en est pourtant assez connue. L' « Oiseau ranimé », s'intitule-t-elle. Poudrées, enveloppées de grâce d'un coloris de

« les pays, s'éprendre d'une ville ou d'une race,
« mais se détacher des individus.

« La guérison, le secret du bonheur est là :
« aimer l'univers dans ses aspects changeants et
« leur merveilleuse antithèse et leur analogie plus
« merveilleuse encore. Le monde extérieur nous
« devient ainsi une source de joies inaltérables et
« d'autant plus parfaites que notre être en est le
« seul miroir : les chocs et les blessures ne nous
« viennent que des individus. Evitez les gens,
« évitez Ethal, étudiez les races ; l'une d'elles
« vous donnera le regard que vous cherchez et
« vous trouverez dans celle-là votre âme, votre
« âme désemparée, désorbitée et fiévreuse : les

chair adorable et d'une beauté aristocratique toutes deux, pourquoi ces créatures de fraîcheur et de grâce s'associent-elles dans ma pensée au souvenir de la princesse de Lamballe et de la reine ?

« Tous et toutes marchent ! » Et c'est la plus ignominieuse calomnie du temps, les plus odieux pamphlets du père Duchêne, la salissure même des clubs jacobins que ressuscite à mes yeux cette estampe, et cela pour un geste d'une des femmes écartant son fichu de linon et retirant d'entre ses seins une colombe qui s'y était blottie.

« Et ce sont toutes les ordures débitées sur la liaison de Marie-Antoinette et de l'infortunée princesse qui assiègent alors ma mémoire. C'est comme une fièvre. Une frénésie de rut, de cruauté aussi m'investit, et, parmi les rumeurs grondantes d'un soulèvement de populaire, je me trouve tout à coup transporté dans le recul d'un siècle, par une chaude journée d'orage aux abords d'une prison. Une foule suante d'hommes en bonnet rouge, de portefaix à faces de brutes,

« races ! nous avons tous en nous un atavisme
« qui nous rattache à quelqu'une d'elles et nous
« pouvons retrouver notre vraie patrie à des cen-
« taines de lieues de notre bourg natal.

« Comme vous, j'ai eu l'obsession de la mort
« et de l'horrible ; les masques qui vous halluci-
« nent se précisaient en moi dans une tête cou-
« pée, cela m'était devenu une maladie, une désé-
« quilibrante obsession ; oui ! j'ai souffert. J'en
« voyais partout ; partout des rictus de décapités
« me raillaient, me sollicitaient ; l'hallucination
« me hantait surtout dans la banlieue, dans l'abon-
« don de ces routes sinistres qui longent vos for-
« tifications, et comme j'aimais mon mal en véri-

la chemise débraillée sur des poitrines velues, me bouscule et m'étouffe ; on vocifère ; partout des yeux de haine. Un air lourd, empesté d'alcool, d'odeurs de crasse et de haillons. Des bras nus agitent des piques, et, avec un grand cri, je vois monter dans le ciel de plomb une tête coupée, une tête exangue aux yeux éteints et fixes, le masque de décapitée qui hantait les nuits de Welcôme : le remords même du bel Irlandais, devenu mon obsession. C'est une tête de femme. Des hommes ivres se la passent de main en main, la baisent aux lèvres et la soufflètent. Leurs fronts bas et fuyants sont des fronts de forçats.

« L'un d'eux porte, enroulé autour de son bras nu, comme un paquet de lanières sanglantes, tout un nœud de viscères : il goguenarde, les lèvres ornées d'une équivoque moustache blonde, on dirait des poils de sexe. Et ce sont, autour de la moustache postiche, des propos ignobles, de gros rires outrageants. Et la tête oscille au-dessus de la foule, acclamée,

« table malade, je savais où et comment faire
« naître la torturante et mauvaise vision.

« Oh ! les nuits de lune, les courses folles dans
« un fiacre de barrière du boulevard Bineau aux
« berges de Billancourt, les lentes promenades
« évocatoires le long des tristes routes bordées
« de palissades et de quelques rares villas aux
« volets clos. Comme elle s'émanait et montait
« aisément de ces paysages lépreux et pauvres, la
« suggestion du crime, la floraison du mal, qu'ai-
« mait en moi Claudius ! Comme cette province
« du rôdeur et de la pierreuse était bien celle du
« cauchemar moderne, et avec quelle complai-
« sance la décevante Astarté, celle qui se refuse
« si obstinément dans les villes enchantées de
« l'Islam, se livrait alors dans ses atours de goule
« aux bords des terrains vagues et des guinguettes
« à l'abandon ! Et toujours avec Ethal, qui s'était
« fait mon guide, je connus comme vous les
« connaîtrez, la route de la Révolte, les carrières
« de Montrouge et les fours à plâtre de la plaine

huée, insultée et bafouée, brandie au bout d'une pique : la tête de la princesse Lamballe, que les septembriseurs viennent de faire coiffer, friser, poudrer et raviver de fard avant de la porter à l'hôtel de Penthièvre et de là au Temple, sous les fenêtres de la reine.

« Et je me ressaisis, brisé, révolté et charmé d'horreur. Il y a quelque chose de pourri dans mon être. Les rêves où je me plais m'épouvantent ».

« de Malakoff, toute la sinistre banlieue pari-
« sienne où ricane l'Astarté des bouges, des bords
« empuantis de la Bièvre aux solitudes de Gen-
« nevilliers.

« O misère! Gennevilliers, Malakoff, Mon-
« trouge, quand il y a le forum triangulaire de
« Pompéi et les collines fuyantes de Sorrente et
« de Castellamare, tout l'enchantement de l'an-
« cienne Campanie, la baie de Naples et la
« Concha d'Oro, l'arabesque épique du mont
« Pellegrino, à Palerme, les temples d'Agrigente
« et les carrières de Syracuse, la splendeur de ses
« latomies funèbres et pourtant si blanches, où
« les pas remuent la poussière des siècles et des
« tombeaux... Syracuse? Taormine, Agrigente,
« Catane, tous les bleus souvenirs de la Grande
« Grèce encore endormis sous les oliviers et les
« chênes verts de la Sicile !

« Là, seulement vous guérirez: laisser entrer
« l'univers en soi et prendre ainsi lentement et
« voluptueusement possession du monde, voilà
« le bréviaire du voyageur. Etre une cire savante
« et consciente aux impressions de la nature et
« de l'art, trouver dans la nuance d'un ciel, la
« ligne d'une montagne, les yeux attirants d'un
« portrait, le profil d'un buste de musée ou la
« silhouette d'un temple, le coït intellectuel et
« sensuel pourtant d'où nait l'idée rafraîchissante
« et féconde...

. . . .
. . . .

« Les ports ! une population industrieuse,
« équivoque et cosmopolite y déploie, dans le
« décor sordide des rues, de pittoresques loques
« de galériens et de corsaires ; la basse prosti-
« tution, toute de boue et de crasse, de faim et
« de misère dans nos froids pays du nord y em-
« prunte au soleil je ne sais quelle beauté ; les
« filles brutalement offertes ont quelque chose
« dans leur accoutrement, de lumineux, de criard
« et d'oriental ; leurs pommettes frottées de fard,
« leurs yeux charbonnés en font, sur leur ti-
« gnasse étoilée de clinquant, autant d'éternelles
« poupées toutes pareilles comme un moule
« unique destiné au trop-plein de la luxure et de
« la santé des hommes : et l'amour y a quelque
« chose d'animal qui repose et excite à la fois
« le cerveau des intellectuels... Oh ! le continuel
« aléa d'aventure qui rôde et luit dans l'œil des
« passants, les visions d'attaques à main armée,
« de viols et de coups de couteaux qu'y imposent
« les angles de certaines rues louches, les rues
« de Tunis par exemple, et celles du vieux Gênes
« et de Toulon, et celles de Villefranche, près de
« Nice, celles du vieux Nice même ; et dans
« l'empuantissement des marchés, au milieu des
« détritus de légumes et de fruits, là seulement

« Astarté vous apparaîtra dans quelque belle fleur
« humaine, robuste et süant la santé, trop rose
« et trop rousse avec des yeux mystérieux de
« bête, telle la bouchère au profil d'Hérodiade
« qu'entrevirent les de Goncourt dans le marché
« des Récollets, à Bordeaux, et vous conviendrez
« avec moi que les originaux des portraits des
« musées, ceux-là même qui vous troublent, fleu-
« rissent seuls dans le peuple. A Venise, les do-
« garesses de l'Académie et les « Santa Orsola »
« du Carpaccio se rencontrent couramment dans
« la Merceria et les petits canaux de Murano. La
« Cavalieri a vendu des oranges à Naples et Caro-
« lina Otero à Cadix, et ce sont peut-être les
« deux plus belles filles que votre Paris pos-
« sède.

« O vous! que tourmente la maladie de la
« beauté et qu'opprime l'unanime laideur de nos
« villes modernes, où les palais sont des banques
« et les églises des usines, fuyez l'anémie, la chlo-
« rose et le vice, pitoyable invention des âmes en
« détresse en connivenee avec la faim.

« Fuyez toutes les boues raffinées des Londres
« d'alcool et des Paris de misère; partez, allez
« vivre votre vie ailleurs. Je repars demain pour
« les Indes, voulez-vous partir avec moi? Je vous
« emmène! Je n'ai plus ni obsessions ni cau-
« chemars depuis que je vis ma vie, moi. Vivre

« sa vie, voilà le but final ; mais quelle connais-
« sance de soi-même il faut acquérir avant d'en
« arriver là. Personne ne nous éclaire, les amis
« nous trompent sur nos propres instincts, et
« l'expérience seule nous le fait découvrir. Nous
« avons contre nous notre éducation et notre
« milieu, que dis-je ? notre famille, et j'oublie à
« dessein les préjugés du monde et la législation
« des hommes ; puis, nous rencontrons parfois
« un Ethal, et alors, il est trop tard pour vivre
« l'existence, la seule pour laquelle nous étions
« nés, et cela à l'heure même où nous apparaît
« notre voie..... » (1)

Et voilà que de l'enfer de la névrose, du cercle dernier des limbes du cauchemar, il rêvait à la *vita nuova* de la santé et de la force. Déjà quelques articles sur les métiers homicides nous faisaient prévoir cette évolution ; en germe dans plusieurs de ses contes populaires ou criminels, une vague admiration pour la vigueur, un élan contenu vers la jeunesse féconde du labeur au soleil fécond, nous laissait entrevoir l'heure où la muse perverse au balcon du manoir d'un mauvais nécromant ouvrirait ses bras, parmi les souffles purs du matin libérateur !

(1) Il faut comparer à ce passage, le petit recueil d'impressions de voyage *Heures Corses* et certaines pages de la *Dame Turque*.

D'ailleurs, la santé littéraire de l'œuvre de Jean Lorrain est plus grande qu'on n'a voulu l'avouer. Venu dans une époque d'égotisme à outrance, où chacun *« cultivait sa personnalité maladive comme un jardin fermé »* l'auteur n'a jamais sacrifié au culte de l'obscurité prétentieuse et s'est gardé naïvement de tant *d'affectations* où d'autres trébuchèrent. Son style demeura toujours clair, souple, et même dans le récit des plus étranges cas passionnels, fidèle aux principes essentiels de la tradition. Il est, en effet, curieux de remarquer que Jean Lorrain n'eut jamais le goût des singularités de syntaxe et des énigmes symboliques. Ce Normand brutal ne donnait pas dans ces subtilités de Bas-Empire.



Et pourtant, nul parmi les chroniqueurs des grands quotidiens ne fut plus accessible à la Beauté. Il a loué toutes les formes, toutes les conceptions d'art (1). Il a créé la gloire autour de

(1) Cf. un article signé ALCANDRE : *la Plume*, 15 déc. 1899.

Un jeune esthète défend Jean Lorrain.

« Non, messieurs, s'écrie-t-il, vous n'empêcherez pas Jean Lorrain d'être, parmi les chroniqueurs de la grande presse, le plus digne d'être lu. C'est l'Aurélien Scholl, de notre génération. Il a du style, de la fantaisie, du brio. C'est peut-être le seul (j'entends des fournisseurs habituels de nos grands quotidiens) qui ne soit pas assommant et qui ne se croit point obligé de pontifier, avec des phrases solennelles. N'est-ce rien, donc, cela à une époque ou les vaudevillistes eux-mêmes se font directeurs de conscience. Et puis, c'est le seul qui ait compris ses devoirs de critique. Depuis dix ans qu'il est sur la brèche, il n'a jamais cessé d'encourager les talents naissants, de mettre en lumière les génies méconnus. Il ne s'est produit aucun effort dans les arts ou dans les lettres qu'il n'ait accueilli avec sympathie. Aucune formule ne lui est restée étrangère. Il a parlé de tout et de tous, avec intelligence, loyauté et désintéressement. Il n'a pas attendu, pour révéler au public le noble poète qu'est Henri de Régnier, qu'il fût devenu le gendre de Hérédia et il a célébré Saint-Pol Roux avant son héritage. Comparez cette attitude avec celle de MM. François Coppée, Catulle Mendès, Anatole France, Armand Silvestre qui, depuis un quart de

bien des noms. Il nous a appris à aimer les grès flammés de Lachenal et les bijoux de Lalique. Il a défendu Mœterlinck, Louys, de Régnier, Bataille, et tous les vrais jeunes. Ses *Pall Mall semaine*, au *Journal* (où il les continua après son départ de l'*Echo*, de 1896 à 1900) lui ont été plus souvent l'occasion de louer que de dénigrer. Mais c'est le sort commun des violents de ne se voir compter que leurs attaques.

Ses notes au jour le jour, où défile le Tout-Paris des premières, des expositions, du boulevard et des cercles et qu'il a réunies sous le titre : *Poussières de Paris*, sont peut-être une des meilleures sources de l'histoire de demain — celle qui voudra évoquer la vie et les vices et les tares, comme aussi les beautés et les forces de ce temps. (*La Petite classe*, *Madame Baringhel*, doivent être situées dans ce courant de l'œuvre, celui qui nous vaut la peinture amère des contemporains). Malgré la signature, il n'emprunte rien aux procédés de l'auteur du *Paysan Perverti ;* il faudrait plutôt remonter à Tallemant des Réaux, si l'on voulait en

siècle, règnent despotiquement sur la presse et qui n'ont usé de leur toute-puissance que pour organiser autour des talents indépendants, la conspiration du silence, comme s'ils tremblaient de se diminuer en accueillant les jeunes chez qui leur jalousie inquiète, ne leur laisse voir que des rivaux ! » Pour M. François Coppée qui loua avec tant d'audace Louys, Samain, Vandérem, cette affirmation est inexacte. (N.d. l'A.)

la matière, assigner un ancêtre à Jean Lorrain. Il s'intéresse aux potins, aux snobismes des *caillettes* du XIX[e] siècle finissant, Lucy Temple, Marthe Sparre, M[me] Baringhel, contre lesquelles il dresse la franchise de D'Heloë et d'Assailly. Il use du mot à double entente, du souvenir des anciens scandales ; il nous initie aux habitudes de M[me] de Z... ou aux origines de M[lle] de X... Dans le récit d'une fête mondaine, brusquement il démasque un blason, révèle un âge, rectifie un nom, dévoile un passé oublié et tout cela, point parce qu'il est haineux, mais parce qu'il s'amuse et nous amuse, parce qu'il est naturellement passionné pour la clarté des consciences et celle de la phrase. Il se souvient de cet ancêtre qui, pour ne pas plier le genou à l'heure de l'hommage au suzerain, prit le pied du roi et l'éleva jusqu'à sa bouche, si bien que la Majesté chut à terre de tout son long ! Des rôdeuses des fortifs aux nobles dames du faubourg, des loges de comédiennes aux antichambres de nos maîtres, il a tout passé en revue, et dans cette longue série de *libelles* (!) nous ne relèverions pas une attaque vraiment *méchante*, vraiment *préméditée*, contre un personnage vraiment digne d'estime ! Et je me crois le droit de dire cela, d'autant mieux que je suis demeuré longtemps un adversaire et qu'il m'a fallu une connaissance complète de l'œuvre, pour m'éclairer entièrement sur

l'homme et surtout pour comprendre sa sincérité.

Les *Pall-Mall semaine* ont fait en majeure partie la réputation de Jean Lorrain. Injustement, pendant longtemps, on oublia ses créations de beauté, son labeur opiniâtre de poète, de romancier, de dramaturge. Parce qu'il était spirituel, on évita de croire qu'il était profond. Et, cependant, son influence, pour être d'une autre nature que celle des théoriciens, Paul Adam, Maurice Barrès, n'en a pas moins été considérable. Hélas, il s'adressait au public, au grand public qui suivait ses conseils sans les répéter, meilleur que les élites qui les répètent sans les suivre — (dirai-je, si ma phrase ne ressemblait à une phrase de Mlle de Pougy) (1). Par ces chroniques, il exerça sur Paris, une sorte de royauté de la mode. Grand, grisonnant, élégant, avec des yeux étranges, des yeux d'Athéna Poliade, lassés aux électricités nocturnes, un lys à la boutonnière, d'apparence dédaigneux (surtout parce qu'il est un cœur solitaire), M. Jean Lorrain appuyait sur le velours des loges, les soirs de premières, des mains lourdes de bagues (2). Il recevait à Auteuil

(1) « *Va-t-en vers les humbles qui t'aimeront sans te comprendre, meilleurs que les autres qui te comprendront sans t'aimer !* »

(2) On trouvera plus loin un portrait de M. Bataille et des notes de M. J. des Gachons parfaitement exacts. Il est inutile que je répète ce qu'ils ont si bien dit.

le jeudi, dans un cabinet de travail luxueux et peuplé de nombreuses grenouilles de bois, de grès, de porcelaine (de toutes dimensions). Il venait là des comédiennes, de jeunes poètes, des clubmen, des artistes de toutes sortes et de tout poil. Avec une affabilité exquise, il accueillait tout ce monde et nul ne marqua jamais dans ses rapports, une plus large cordialité...

(On n'attend pas de moi que je réfute des légendes ou que je cite des anecdotes, à propos des jeudis d'Auteuil)... D'ailleurs, quand on considère le travail que représente la collaboration de Jean Lorrain au *Gaulois*, au *Journal* et à la *Revue Illustrée* durant cette période, le nombre de pièces qu'il a fait jouer et les répétitions qu'elles ont nécessitées, on s'aperçoit vite que M. Lorrain n'avait guère de loisirs pour les aventures qu'on lui prête !...

Un beau jour, Jean Lorrain se déclara fatigué de cette existence, épuisé. Il poussa le cri de sir Thomas Velcome et le fit sien ! *Voyager, Voyager !...*

Déjà, à maintes reprises, il avait visité l'Espagne, la Corse, l'Algérie. L'Italie l'attira définitivement. Des Alpes à Venise, tous les printemps, il recommence le clair pélerinage ; et, l'hiver, il vit à Nice parmi les fleurs, les peintures et les

livres, près de la seule grande affection (1) qui ait jamais empli son cœur : sa mère, figure de tendresse calme, haute image de douceur souriante et aristocratique, vers qui cette âme désemparée, souvent aux heures troubles, s'est retournée comme vers la statue de la Vierge du Pilier, les matelots espagnols dans la tourmente...

(1) Il est aussi peu sentimental que possible. Je crois (autant du moins qu'on peut en induire de lectures et de conversations) qu'il n'a jamais aimé au sens ordinaire et profond de ce mot : faire le don de soi. Les phrases caressantes de ses livres ne sont qu'à l'adresse de créatures de rêve et je me souviens d'une ligne significative que je notai dans je ne sais plus lequel de ses livres. « Il faut choisir d'aimer les femmes ou de les connaître... »

(Achille Segard. *Jean Lorrain, les Voluptueux et les Hommes d'Action*, page 104).



Le poète (troisième aspect) a subi, peut-être à travers les plus récents poètes, Viélé Griffin, Stuart Merril, l'influence des préraphaélistes et des lakistes — Wortsworth, Dante Rossetti, Coleridge, Spenser, Tennyson, Swinburne. Mais surtout Jean Lorrain a été et demeure poète à travers les peintres. Plus encore que ceux que nous venons de nommer, Gustave Moreau, William Morris, Burne Jones, Botticelli (1), Walter Crane (et le Primatice, Tiepolo, Le Mutien, Perino del Vaga, Luca Cambioso et les autres peintres gênois) ont pesé sur sa vision. N'oublions pas que Lorrain est avec Péladan, un des hommes qui connaissent le mieux les musées d'Europe et que, peut-être, plus que tous les poètes et tous les peintres, le seul souvenir du sourire de Lord Philip Wharton (de Van-Dyck) a dominé longtemps sa pensée.

En outre des poèmes de jeunesse que nous

(1) Est-ce à cause du charme ambigü de ses anges qu'on compare surtout Alexandre Felipepi (dit Sandro Botticelli) auteur du *Magnificat*, à l'auteur de *Sonyeuse* ?

avons cité précédemment, Jean Lorrain a écrit des poésies, non encore réunies en volume :

J'ai mis mon cœur en trois lambeaux,
En trois lambeaux sanglants et beaux,
Chacun d'eux fuse un long sanglot
Qui mouille la terre, d'un flot
        Tout rouge !

Le premier fleurit dans un bouge,
Je l'ai donné au rire en fleur,
Au long regard ensorceleur
        D'une gouge ;
L'autre, Marka, je l'ai donné
Pour jouet à ton nouveau-né.
C'est une splendide charogne,
L'enfant la pétrit et la cogne

Entre ses poings et je souris
Quand ton fils, Marka, me meurtrit.
Pour un pur et vivant poème
J'ai fait un archet du troisième
Et pour haïr, et convoiter
Pour souffrir, aimer et pleurer,
J'ai gardé le dernier pour vivre
Et sa farouche odeur m'enivre.

Un *Promethée* (en collaboration avec Ferdinand Hérold) :

O vous qui vous plaisez dans les grottes marines,
Filles des lacs et sœurs des sources aux yeux verts,
Vous dont les cheveux d'onde et les blanches poitrines
Peuplent le bleu des eaux et l'infini des mers,

Nymphes de nacre et d'or et dont le rire humide,
Brille comme un collier sur la rose splendide
D'une bouche on dirait d'aurore et de corail !
O perles, que la mer en le mouvant émail
De ses flots roule et tord, écrin des Titanides,
Divinités du gouffre amer, Océanides
Aux doigts onglés de clair aiguail,
Prêtez le coquillage ourlé de vos oreilles
A ma voix.

. . . .

Les nymphes au grand cœur miséricordieux !...

Nous compterons au poète, les contes qu'il publia à la *Revue Illustrée* et qui continuent les poèmes de l'*Ombre Ardente,* qui fournirent matière à ses ballets (*La légende d'Oriane et d'Amadis, La Princesse au Sabbat, La Princesse Sous Verre*, etc.), et qu'il réunit sous le titre « *Princesses d'Ivoire et d'Ivresse* ». Interprétée à l'Odéon (*Princesses de légende,* conférence d'Achille Segard) et à l'Œuvre on a connu la plasticité réalisée de cette poésie.

Les genêts étaient d'or, et dans Brocéliande,
L'iris bleu, ce joyau des sources, la lavande
Et la menthe embaumaient. C'était aux mois bénis
Où le hallier s'éveille à l'enfance des nids
Et les pommiers neigeaient dans les bois frais et calmes.
Auprès d'un chêne énorme, entre les vertes palmes,
Des fougères d'avril et des touffes de lys
Viviane et Myrdhinn étaient, dans l'ombre, assis...

Et n'oublions pas les *Contes pour lire à la chan-*

delle, « que peut lire une jeune fille » et qui suffisent à prouver que M. Lorrain n'est pas toujours obsédé par le sensuel ou l'ironique des choses !

Chansonnier pour Mlle Guilbert et encore pour Mlle Polaire (avant qu'elle se spécialisât en faveur des *Claudines*, de Willy), M. Jean Lorrain a été joué, sur bien des scènes (*Très Russe*, coll. O. Méténier, à la Bodinière), *Yanthis* à l'Odéon, le *Conte du Bohémien*, au théâtre Minuscule, l'*Araignée d'Or* aux Folies-Bergère, *la Princesse au Sabbat*, *la Belle aux cheveux d'or*, *Watteau* à l'Olympia (1), *Promethée* aux Arênes de Béziers, et cinq ou six pièces (en coll. avec Gustave Coquiot) au Grand-Guignol.

Le théâtre de Jean Lorrain peut se diviser en deux parts ; le poète revendique les deux plus anciennes pièces ; les dernières répondent à un réalisme brutal, à un art rapide, violent qui rappelle parfois les parades de Ruzzante (El Boelco) (*Hôtel de l'Ouest, chambre 22* ; *Quatre heures du matin, place Marbeuf, etc...*)

Ces plus récentes œuvres dramatiques ont eu un succès d'effroi. Elles mettent en scène, rastas, filles, rats d'hôtel, tout un ensemble de *déclassés*

(1) Tous ces ballets ont été joués par Mlle Liane de Pougy pour qui l'auteur les avait spécialement écrits. Plus tard, Mlle Jane Thylda joua aux côtés de Mlle de Pougy, ce qui suscita quelques jalousies !...

dont M. Lorrain s'est affirmé récemment le puissant et amer historiographe.

Avec *Sainte Roulette* (trois actes en collaboration avec Gustave Coquiot) et l'*Ecole des Vieilles Femmes*, Jean Lorrain nous prouve que pour avoir abandonné Paris, il n'a pas renoncé à ses habitudes d'observation dans les milieux étranges. *Sainte Roulette* est un drame bref, brutal, une étude où reprenant le thème que Regnard a immortalisé, il donne une autre intensité passionnelle à la comédie du joueur. C'est ici la chasse à l'argent, à l'amour, l'hypnose du gain probable, le crime et la folie. L'*Ecole des Vieilles Femmes* est dédicacée. « *A toutes celles qu'étreignent et tenaillent encore le vain désir de plaire et le besoin d'être possédées, aux condamnées de l'amour qui ne veulent pas veillir*. C'est un livre *de cruautés, de tristesses et de pitié* » ; et aussi d'une ironie où semble se prolonger (dans *Crépuscule de Femme*) la poésie atroce et voluptueuse d'*Ames d'Automne*. Mais il y eu depuis une évolution dans l'âme de l'auteur. L'ironie n'est qu'apparente. Nous devinons un nouveau Lorrain, presque sentimental, en tous cas navré de voir l'amour survivre à la jeunesse, le rêve sensuel brûler encore les novembres de la chair. Il a pris l'habitude de railler, et presque chaque raillerie s'achève dans un soupir ému. C'est que la vie a passé, c'est ce que l'on devine autour de

soi, par les branches flétries des amandiers, la fin des printemps où l'on a aimé. Et l'on sent que M. Lorrain se désole à son tour de n'oser croire que la beauté même survive à l'aurore évanouie.



Mais j'ai voulu mettre à part deux livres, le plus petit et le plus gros, dans l'œuvre de M. Jean Lorrain, parce que je crois qu'ils seront un jour, ses meilleurs titres à la mémoire des hommes, *M. de Bougrelon* et *la Maison Philibert*.

Des voyageurs, de passage à Amsterdam, rencontrent une sorte d'original qui eut charmé d'Aurévilly, M. de Bougrelon, « *Tournure d'argousin, de vieux premier rôle et d'officier à la demi-solde, c'était à la fois Javert, la retraite de Russie et Frédéric Lemaître...* » Il les pilote à travers la ville, leur raconte ses prouesses, ses jeunes amours, ses exploits. (*Nous montions à cheval à cinq heures, la messe une fois dite aux chiens, avant d'entrer sous bois ; à huit, nous dépistions la bête ; à dix, déjeuner à Poitiers, le temps de laisser souffler les chevaux, et le soir, à six, nous sonnions l'hallali sous les murs de Vienne, de Vienne, en Autriche, messieurs...*) Et il faut l'entendre parler de ses relations, de ses visites aux musées, de son amour des vieux portraits, des pastels du XVIIIe et des vieilles étoffes. Quel mélange de grâce vieillotte, d'emphase castillane, de *bluff*, d'imagination folle, de luxures

hypothétiques et quel geste de conquistador !... Les voyageurs le découvrent, jouant du violon, dans un concert populaire... Ce grand seigneur ruiné, cet émigré aux longues aventures, aux tendresses fatales, n'est qu'un mercenaire falot !... Cette nouvelle est un chef-d'œuvre !

A propos de la *Maison Philibert*, on a rappelé la *Maison Tellier* (ce n'était pas malin) !... Mais Rachilde a prononcé le nom de Zola et elle a eu raison.

Oui ! Jean Lorrain nous habituera à ces surprises. La *Maison Philibert* est un roman de la grande époque naturaliste. L'historique, l'économie, la psychologie, l'avenir de la maison close y sont mises en action. Peu de romans m'ont attaché si profondément. Il a fallu connaître la vie de province pour l'écrire. Paris qui domine ce livre (1) ne pouvait l'inspirer.

Tout y est sacrifié à l'observation. Impossible

(1) De la patriarcale « maison » de Philibert, à Aubry-les-Epinettes, jusqu'au comptoir des Halles et aux assommoirs de la rue Mouffetard et du quartier de la gare, c'est toute la chasse à l'or et au plaisir et la vie de ceux qui ne « s'amusent pas » qui palpite, s'exalte, grouillante, aux pages de ce roman. La lecture de ces XXI chapitres vous laisse comme une sorte d'ivresse de vin bleu. C'est bien là l'impression que nous donnaient les gros livres pleins d'odeurs indigestes, du père de Nana et celui-ci peut-être est meilleur, plus vivant, sans lyrisme et faisant peser sur ces haines, ces poings levés, ces meurtres, les murs d'un ciel gris et de cabarets sinistres.

d'en extraire « le morceau » comme de *Germinal* ou de *la Terre*? L'intensité de l'action y atteint une vigueur inédite (1).

(1) « *Maison Philibert dans les roses, à Aubry-les-Epinettes ; maison Philibert à Paris, dans le sang* », écrit G. Coquiot au *Journal* (30 septembre 1904) et résume ainsi le côté moralisateur du livre *La maison Philibert ou les dangers de Paris !...*

« La maison Philibert est en province, un ancien couvent et un nouveau pensionnat. Les jeunes personnes y écossent des petits pois sur des bancs de jardins avec des gloussements de poules couveuses. Toute la tendresse de la nature les entoure ; elles sont au vert dans un coin de petite ville silencieuse et elles représentent, parmi les sots, les médisants et les pimbêches, ce que la nature a encore de meilleur pour l'homme.

. . . .

Ça ne tourne mal qu'à partir du moment où le patron Philibert cherche des éléments de corruption genre parisien. Oh ! alors, Jean Lorrain se déchaîne ! Toute la tourbe du grand monde va épaissir le pur cloaque. (Il y a des cloaques purs comme il y a le long des ornières des chemins de très clairs petits lacs dans lesquels les petits oiseaux ne dédaignent point d'aller boire). On voit rappliquer (style Philibert) les belles Madames de tous les cinq à sept un peu courus, les hétaïres de lettres, mâles et femelles, le gratin des antichambres gouvernementales et le dessus de la corbeille des agents de change. Entre deux idylles du Point-du-Jour, des barrières d'Italie où s'accouplent terreurs et gigolettes, on peut apercevoir Ludine de Neurflize, la vierge de Nuremberg pour vieux Messieurs, autrement dit le cent de clous en sac de satin qu'il est nécessaire de serrer dans le placard de ses souvenirs quand on est de la fête moderne. Ludine de Neurflize, c'est décidément la bête noire de Jean Lorrain, on la coudoie au détour de tous ses livres à en avoir des bleus ! La traite des blanches est longuement exposée avec ses avan-



Il y a trois ou quatre ans, un soir sur une plage méditerranéenne, M. Jean Lorrain, une comédienne et sa mère et quelques poètes, avions été invités à dîner dans un chalet, situé parmi les sables, à quelques trois mille mètres de toute habitation, par un riche viticulteur de l'endroit. En arrivant à la demeure indiquée, nous ne trouvâmes pas notre homme, et la vieille femme chargée de la garde de l'immeuble, surprise de notre invasion, nous prépara en hâte une omelette et nous la servit, dans un décor malpropre (les blattes couraient sur la table). Les poètes et la

tages et ses déboires. Philibert, le gros commerçant de province, est dévoré vif par les requins de Paris, on viole, on tue et Ludine porte les péchés de tout l'Israël demi-mondain de la bonne *soce* (lisez : société)...

C'est un bon roman, écrit dans un argot très curieux, consciencieusement fouillé. Il contient des statistiques intéressantes, des remarques au sujet de la criminalité qui pourraient servir à éclairer la police parisienne, si jamais quelque chose pouvait l'éclairer. Enfin, c'est un roman moral, aussi probe qu'une œuvre de Zola, seulement beaucoup mieux faite. (Rachilde. *Mercure de France*, septembre 1904.)

mère de la comédienne dévorèrent. La jeune femme alla calmer sa fringale par une promenade, le long des flots gémissants dans l'ombre tombée. M. Lorrain demeura un instant silencieux, accoudé à une barque échouée, puis apercevant au loin les lumières d'une bourgade de pêcheurs, partit à pied à travers le sable. Lorsque nous le rejoignîmes, il était assis, sous une tente de cabaret, devant une table, chargée de poissons rôtis, de fromage et d'un vin âpre. Il devisait avec des matelots, pieds et poitrine nus, qui lui contaient les pêches de l'hiver...

La comédienne nous invita à danser... M. Lorrain demeura silencieux et s'assit sur le sable, à aspirer l'air du large et à écouter la plainte de la mer, voluptueusement...

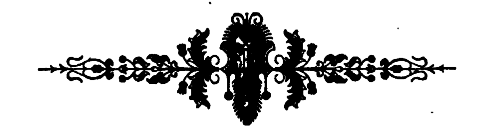
Nous avions compris. Cet homme qu'on donnait comme l'incarnation de l'artificiel, comme la synthèse d'un parisianisme frivole et débauché, était simplement une âme simple qui ne paraissait compliquée que parce qu'on prêtait des désirs secrets à ses moindres expressions. Sensible à la beauté des saisons et des heures, impulsif comme un pirate et comme une femme, il se grisait de la grande ivresse que lui portaient la brise de la haute mer, le gémissement des vagues courtes, l'ombre de la nuit, la musique prochaine et la solitude fraîche.

Il nous avait surpris.

M. Jean Lorrain surprendra encore. Il est à l'âge où l'on ajoute à une œuvre, les œuvres définitives. Parti, à l'aube, du palais légendaire et de la cité des songes et des marécages, le voici, à midi, sous les rayons féconds de l'astre, le voici venu au peuple, source de toutes les énergies futures et le voici, cherchant pour les exalter, les hommes d'action. Pendant vingt ans, il a jeté au vent du journalisme son esprit, sa force et les grâces d'un style dont nous nous déshabituons chaque jour davantage. Ses derniers livres nous apprennent qu'il est assez riche pour de telles prodigalités. Et lui qui disait jadis comme Chateaubriand rêvant sur Galata : *Il n'y a ici d'autre plaisir que la débauche, d'autre peine que la mort !* » peut prononcer maintenant les paroles de Faust : *Courage, va baigner infatigablement ton sein dans les rayons de l'aurore !*

Ernest GAUBERT.

Château Delas, août 1904.



Peira Cava
ce 14 Août

Paris est la ville empoisonnée... Aussi l'ai je quitté avec joie et suis je heureux de vivre loin de ses petites intrigues et de ses menus complots, au bord de la Méditerranée, au soleil.

Au fond je suis un vieux matelot, fils et descendant de marins et la mer seule me chante.

J'étais prisonnier à Paris et, comme les détenus, je m'y aigrissais et m'y pourrissais.

Maintenant que la santé morale m'est revenue avec la santé physique, j'ai tout oublié.

Le mal dont j'ai souffert s'est enfui comme un rêve

Jean Lorrain

AUTOGRAPHE DE M. JEAN LORRAIN



OPINIONS

De M. Anatole France :

... M. Jean Lorrain est un poète et un artiste. Les vers sont dans la tradition parnassienne avec un goût de préraphaelisme et de mysticisme qui s'allie naturellement à tous les caprices et à toutes les fantaisies de l'âme moderne. Mais à ne connaître que sa prose, on sentirait encore qu'il est poète.

M. Jean Lorrain excelle à donner une poésie aux vieilles pierres et à faire chanter l'âme des maisons anciennes. Il aime les vieux parcs, les hautes charmilles, les allées en berceau, les quinconces déserts. Il pénètre le secret de leur mélancolie. Il devine le mystères des chambres hantées. En décrivant seulement quelque manoir normand, dont le toit d'ardoise et l'épi grêle sont cachés par les arbres, il donne le frisson...

(*Vie littéraire*, 1892).

De M. Jacques des Gachons :

« Même dans les modernités les plus excessives Jean Lorrain reste l'évocateur hallucinant ; ses moindres personnages ont des allures fatidiques. C'est ce caractère de réalité ressuscitée qui fait unique son œuvre. S'il faut cependant des noms de comparaison, nous mettrons côté à côté, comme en un vitrail de chapelle d'art : Botticelli, Baudelaire, Gustave Moreau, Villiers de l'Isle-Adam, Burne Jones ; peut-être faudrait-il ajouter pour arriver au nombre de sept : Edgard Poe et Tenysson. On ne conçoit pas aisément un mélange de tous ces génies si particuliers ; cependant Jean Lorrain les rappelle tous, tour à tour et parfois dans une même page. Aussi voici quelques épithètes qui paraissent contradictoires, mais qui peuvent successivement s'appliquer à son curieux talent : bizarre, raffiné, troublant, monstrueux, charmant, sans oublier les qualificatifs déjà employés ici pour le désigner : terrible, étrange, amusant, compliqué, pervers, charmeur, torturant, hallucinant, féroce. D'ailleurs, il possède au plus haut point toutes les qualités « rares » d'un artiste très informé, très nerveux et très passionné...

. . . .

. . . .

. . . .

Les chourineurs analystes et les courtisanes littéraires l'impressionnent douloureusement et il adore cette torture de l'observation. Car Jean Lorrain aime surtout ce dont il a peur. « J'ai l'horreur et l'adoration des foules », dit-il quelque part. Tout Lorrain est dans cette perpétuelle antithèse. L'effroi que lui causent les fleurs martyres lui fait rechercher les fleurs coupées : fleurs de ci-

metière et de cauchemar, anémones trop ouvertes, iris au velours d'araignée, chrysanthèmes déchiquetés, orchidées, les méchantes et les souffreteuses, les fleurs empoisonnées, les fleurs maudites. Son cabinet de travail est peuplé, dans son silence verdâtre, de ces fantômes attentifs, et à côté de leurs vases aux teintes d'eaux mourantes rôdent des grenouilles de toute nuances et de toutes formes, petites rainettes familières, philosophes ventrues, amusantes clownesses, puis le bataillon des horribles, les hypocrites, les suintantes de crime, les ironistes, les malades hargneuses, puis les joyeuses, accroupies en cercle et songeant à leurs concerts de jadis, car on dirait que toutes ont vécu et se sont figées pour le plaisir apeuré de leur maître et poète.

(*La Revue Illustrée*).

De M. Rémy de Gourmont :

M. Lorrain a lui aussi beaucoup prêché Adonis, car comment retenir les femmes si on ne prêche Adonis ? Et comment les observer si on les laisse fuir ? Sous ce titre insolent : *Une femme par jour* et sous ce titre doux : *Ames d'automne*, il a noté la complexité de la physionomie féminine, la naïveté ou l'inconscience de ces petites âmes, leurs détours, leurs férocités, leur folie ou leur grâce. Toutes les pénitentes de l'Oratoire se sont confessées avec une rare sincérité.

Il y a bien de la méchanceté en tel ou tel chapitre de ce dernier livre, auquel je reviens toujours avec amour, bien de la cruauté, certaines gaucheries, mais quel charme aussi en cette première fleur même empoison-

née, de l'esprit de serre chaude, de la plante rare qu'est M. Jean Lorrain.

Depuis ce temps, il y a dix ans, l'auteur de tant de chroniques a été très prodigue de son parfum originel, mais il n'a pu l'épuiser et l'arbuste a gardé assez de sève pour fleurir avec persévérance. Ce sont alors des poèmes, des contes, de petites pages où l'on retrouve avec plus ou moins de miel, tout le poivre sensuel, toute l'audace un peu sadique du disciple — du seul disciple de Barbey d'Aurevilly.

Né dans l'art, M. Lorrain n'a jamais cessé d'aimer son pays natal et d'y faire de fréquents voyages. S'il est enclin à la maraude, vers les mondes du parisianisme louche, de la putréfaction galante, le monde « de l'obole, de la natte et de la cuvette », dont un rhéteur grec (Demetrius de Phalère) signalait déjà les ravages dans la littérature, s'il a plus que tout autre et avec plus de talent que Dom Reneus, propagé le culte de Sainte Muqueuse, s'il a chanté (à mi-voix) ce qu'il appelle modestement des « Amours bizarres », ce fut au moins en un langage qui, étant de bonne race, a souffert, en souriant, ces familiarités d'oratorien secret ; et si tels de ces livres sont comparables à ces femmes d'un blond vif qui ne peuvent lever les bras sans répandre une odeur malsaine à la vertu, il en est d'autres dont les parfums ne sont que ceux de la littérature et de l'art pur. Son goût de la beauté a triomphé de son goût de la dépravation.

Il ne faudrait pas en effet le prendre pour un écrivain purement sensuel et qui ne s'intéresserait qu'à des cas de psychologie spéciale. C'est un esprit très varié, curieux de tout et capable aussi bien d'un conte pittoresque et de tragiques histoires. Il aime le fantastique,

le mystérieux, l'occulte et aussi le terrible. Qu'il évoque le passé ou le Paris d'aujourd'hui, jamais la vision n'est banale. Elle est même si singulière, qu'on est surpris jusqu'à l'irritation par l'imprévu quelquefois un peu brusque qui nous est imposé. Il est même, quand il n'est que cela, le rare chroniqueur dont on peut toujours lire la prose, même trop rapide avec la certitude d'y trouver du nouveau. Il aime le nouveau en art comme dans la vie et jamais il ne recula devant l'aveu de ses goûts littéraires les plus hardis, les plus scandaleux pour l'ignorance ou pour la jalousie.

A tous ces mérites qui font de M. Jean Lorrain un des écrivains les plus particuliers d'aujourd'hui, il faut joindre celui de poète. En vers, il excelle encore à évoquer des paysages, des figures ou des figurines.

(*Le IIe Livre des Masques*, pag. 59 et 62.)

De M. Achille Segard :

Curieux et faible, voilà vraiment deux mots qui lui conviennent bien. Il a été, il est encore à la merci de sa curiosité. Pour éprouver une émotion nouvelle, il n'est rien qu'il ne sacrifie. Des images du ciel aux visions sinistres de Pantin, il a promené son désir de connaître pendant tout le cours de la vie. Il ne s'est refusé aucune des sensations agréables en étranges. Il a surmené son corps et son âme. C'est pourquoi peut-être il y a de la tristesse dans son œuvre. Les poursuiveurs d'inconnu ont des heures découragées. Les débauchés sont mélancoliques. Don Juan qui se donna tant de peine inutile devint triste et termina sa vie dans la retraite.

(*Les Voluptueux et les Hommes d'action*, page 209).

De M. Henry Bataille :

C'est une sorte de grand barbare, un barbare authentique, installé dans l'Urbs boulevardière, où il apporte et prodigue depuis vingt ans ses instincts de sang et de volupté, sa compréhension raffinée de la ville, son sens des ironies locales, sa politique madrée d'oriental ou de Celte (car on ne saurait discerner au juste son origine réelle), et mêlant à cela, au goût des arts et de la culture, les brutalités les plus solitaires ou les plus criminelles. Du barbare il a, en effet, le goût des bijoux et des gemmes, des parfums forts, des teintures, des matières adornées, des poisons, des éthers, l'irrésistible attraction vers les châtoiements de turquerie, l'amour du bazar et le fétichisme superstitieux des choses. Du barbare, il a la convoitise gourmande et l'amusement artiste, et aussi une sensibilité d'enfant très douce, facilement en larmes, une sincérité à tout propos qui s'attendrit en paroles véhémentes; alors presque câlines avec des retours enfantins et de vieux chagrins, et — dominant le tout, — par delà les émois, le scepticisme, la méchanceté, les colères, les ambitions, une candeur, une grande candeur mal dissimulée qui fait le fond véritable de cette nature où tout le reste a mis ses greffes et ses entes profondes.

On a la sensation, n'est-ce pas, qu'il n'est point d'ici ? Pourquoi ? Des rêves authentiquement héréditaires on dirait qu'il les porte encore dans ses gros yeux aux lourdes paupières tombantes de mystique ; des images de mer et de fée s'entrecroisent réellement en eux. Ce n'est pas acquis cet amour du passé, ce n'est point de la pose ni de la littérature cette antiquaillerie de contes et de ballades. Il adore ça. Il y a vraiment en lui comme

des ancêtres qui pleurent, toute une race peut-être directe de normands qui lui vantent à son insu les vieilles aventures de leur horde libre, — les pieds nus dans les boues et les coussins impériaux.

Sa figure claire aux maxillaires assassins, prête pour le casque et le turban, dit nettement les alternatives qu'il y a en son âme de raffinement et de bestialité. On y sent renaître par instants et par bordées, la brute torrentueuse en proie aux poussées de l'instinct, et, d'ailleurs, d'un instinct mal défini où se heurtent comme chez les êtres primitifs les atomes mâles et femelles de l'obscure origine. C'est, avec le goût de la débauche lâchée par la ville, la solitude des désirs effrayants et la volonté de se ruer au peuple, source de toute force à laquelle les quintessences lasses viennent parfois demander le fort parfum de l'ail et du gros vin.



Il n'y a pas d'amalgames disparates dans une âme. Ses contradictions ne sont qu'apparentes et elles se rattachent toutes, à un type fixe d'individu. Il ne faut parfois qu'un mot pour nous le faire comprendre, mais ce mot parfois nous échappe et jusqu'à ce que nous l'ayons trouvé nous rassemblons mal les éléments épars d'une personnalité. Ce mot est bien pour Jean Lorrain : Barbare.

Il se présente à nous comme tel. Dans une foule il fait une tache colorée, à quoi on reconnaît toujours une espèce de prestige exotique. Il se détache violemment sur le fond gris des gens et il lui serait difficile de dissimuler cette sincérité bouillante vraiment extraordinaire qui fait sa caractéristique. Tantôt blessé, tantôt furieux,

tantôt veule ou éperdu de rosserie, bégayant d'émotion, on le voit un peu partout pleurant d'un beau vers, mourant d'une glace mal digérée. Il se laisse aller à lui-même avec un peu d'épouvante et infiniment de volupté. Il s'exagère. Il a aimé créer des fantômes à ses diverses images. Il a voulu s'incarner dans des types, et c'est à cause d'un narcissisme perpétuel que nous connûmes Bougrelon, Phocas et l'étonnant Vorousof. Mental, trop mental, il a créé des êtres plus compliqués que lui-même et mille fois plus décadents, parce qu'il ignora toujours peut-être cette candeur innée qui est, comme nous le disions, le meilleur de sa nature... Quand M. Lorrain souffre, M. de Phocas s'exténue; quand M. Lorrain se contracte, M. de Phocas se crispe. M. Lorrain l'a forgé dans son enfer, où Satan est devenu ouvrier d'art ; il l'a forgé d'un souffle lourd et amplifié avec délices.

D'Aurevilly n'a jamais fait mieux que ce Vorousof, qui a sur ses congénères la supériorité d'être sincère et vécu, en des inimitables impulsions. En plus, éclatent, dans le style descriptif de son auteur, à tout bout de champ, des paysages, des notations d'atmosphères, si puissamment aspirées, par des poumons, semble-t-il, supra-sensibles de malade. — Que l'on a, dans ces livres, à côté de la pire fermentation des âmes, le contraste de la nature saine, toute vraie, avec la pureté de ses vents, et toute la nappe de son ciel ! Alors le style piaffe et se colore magistralement, et c'est net ainsi qu'un beau fichu de paysan dans le soleil. — Jusqu'à reprendre les errements de des Esseintes, et les princesses Trimegistes.

Il semble que, fatigué de ces choses damnées, M. Lorrain se repose un peu, lassé sans doute d'avoir trop

étreint. Le Barbare blessé, — aux maxillaires assassins — fait trêve maintenant, du haut de sa terrasse encore rêveur comme Tristan. J'aime à le supposer hanté de quelque songe familier, où domine le goût et l'amour du sang, du sang jeune et frais qui coule aux poignets des adolescents, du beau sang de vie et de jeunesse qui sera son suprême regret.

Et de tout cela auront germé des œuvres qui nous laissent, à les avoir lues d'un trait, cette longue persistance d'arôme, que, l'été, on emporte démesurément en soi pour avoir rencontré quelque part, en ses promenades, la putride solitude d'un lys ou l'odeur hystérique des chataigniers en fleurs.

(*La Renaissance Latine,* 15 juin 1902).

De M. Jacques Collandres :

Il est de toute évidence que Jean Lorrain a su se faire dans notre littérature nationale une place à part et tout à fait personnelle. Et tant par son style que par le genre où il se complaît et où il excelle, il déroute, d'avance, tout essai de classification. Et il s'est placé franchement dans une sphère indépendante où il régit sans conteste.

. . . .
. . . .

Lorrain est le jardinier de la flore bigarrée et prestigieuse poussant dans le jardin de la sensualité. Il y récolte la riche moisson des fleurs sanglantes du Mal et il en fait le tapis de boue sur laquelle, lamentable, la triste humanité agonise.

Kaléidoscope mouvant, diapré, grouillant de mille

types, de mille côtés d'âme, musée Dupuytren du cœur, les livres de Jean Lorrain sont le miroir, trop vrai, où nous pouvons nous voir, sans retouche, avec nos idées, nos pattes d'oie, nos furoncles moraux. C'est un verre grossissant où l'âme ne peut déguiser le point noir, la petite tache qui s'étend, qui la ronge, la monstruosité sentimentale qui la guette. Un style âpre, violent, acerbe, coloré et imaginatif, cru et sincère, un style que l'on reconnaît entre mille et qui est avant tout personnel, enchâsse ces pièces documentaires, références avisées auxquelles viendront puiser les historiens de l'avenir, soucieux de connaître sous son vrai joint la société contemporaine et ses dessous ténébreux.

Lorrain est l'homme de ses livres. J'ai passé avec lui plusieurs soirées aimables, captivé par une conversation brillante et scintillante d'esprit, l'on est tout de suite sous le charme. Il s'exhale de ses yeux étranges comme une fascination cruelle. Ses mains chargées de bagues vont, coupant de gestes tranchants le mot définitif. Ses cheveux coupés au ras des sourcils font plus brillant encore l'éclat des prunelles. Et un sourire doux coule éternellement sur deux lèvres sensuelles — très rouges.

(*American-Messanger 1904*).

De M. Georges Casella :

Chaque nouveau livre de M. Jean Lorrain apporte une grosse déception. Cependant, le livre est admirable et les contes qui le composent ne sont pas loin d'être des chefs-d'œuvre. Mais on s'imagine trop bien, à cause de cela, le romancier que M. Jean Lorrain eût pu être et on lui en veut un peu de ne pas l'avoir été. Je sais que la littérature « ne nourrit pas son homme » et

qu'il faut vivre, mais c'est le cas de la plupart des écrivains d'être obligés de se faire journalistes, et leur vraie gloire est d'avoir accompli leur œuvre quand même. M. Jean Lorrain est resté journaliste; et sans doute se contente-t-il d'être le meilleur des journalistes, le plus mordant, le plus fin, le plus ému... Hélas! songez au roman qu'aurait tiré M. Jean Lorrain d'un seul des contes qui forment l'*École des Vieilles Femmes!* Je ne me lasserai pas d'écrire ce regret et d'accuser M. Jean Lorrain de manquer d'énergie. Avec quelle fougue il écrivit la *Maison Philibert*! (Je ne suis pas de ceux qui pensent que la *Maison Philibert* est un mauvais livre — M. Jean Lorrain, si ce n'est *Sainte Roulette,* et encore il y a un collaborateur, ne publia rien de mauvais — tel chapitre sur le Bal des Vaches est d'une extraordinaire couleur). Peut-on prétendre que la *Maison Philibert* est le roman que devait faire M. Jean Lorrain? Certainement non. L'auteur de *M. de Bougrelon* en arrive à cette époque où l'on regarde la vie avec beaucoup d'émotion et de regret. Sa sensibilité le porte à plaindre les « vieilles femmes » que son ironie caricature. Et l'*École des Vieilles Femmes,* qui est un recueil excellent, aurait été un très beau roman, si M. Jean Lorrain n'était un rêveur épris du fouillis coloré de la Riviera et du ciel méditerranéen. Aussi bien vaut-il mieux nous réjouir de ce que M. Jean Lorrain doive adresser à quelque journal une ou deux nouvelles par semaine. Cette obligation l'empêche de s'ensevelir dans un repos résigné, presque découragé, et nous vaut ces *Heures de Corse* lumineuses et rudes comme la fruste nature de là-bas.

M. Ernest Gaubert, dans une enthousiaste étude, au *Mercure de France,* prétend que l'auteur de *Fards et*

Poissons « est à l'âge où l'on ajoute, à une œuvre, des œuvres définitives ». Souhaitons qu'il ait raison et que M. Lorrain, dans sa solitude, nous donne enfin l'œuvre que la nostalgie des voyages, l'actualité et le désir de prononcer quelque inoubliable méchanceté lui ont empêché d'accomplir.

(*Revue illustrée,* 15 mars 1905).



BIBLIOGRAPHIE

ŒUVRES

POÉSIES, ROMANS, CONTES ET NOUVELLES.

Le Sang des Dieux, poésies. Paris, A. Lemerre, 1882, in-18. — **La Forêt bleue**, poésies. Paris, A. Lemerre, 1883, in-18. — **Les Lepillier**, roman. Paris, Tresse et Stock, 1885, in-18. — **Viviane**, poésies. Paris, A. Lemerre, 1885, in-18. — **Modernités**, poésies. Paris, Savine, 1885, in-18. — **Très Russe**, roman. Paris, Giraud, 1886, in-18. — **Les Griseries**, poésies. Paris, Tresse et Stock, 1887, in-18. — **Dans l'Oratoire**, [portraits de gens de lettres]. Paris, Dalou, 1888, in-18. — **Sonyeuse, Soirs de Province ; Soirs de Paris.** Paris, E. Fasquelle, 1891, in-18. — **Buveurs d'âmes**, nouvelles. Paris, E. Fasquelle, 1893, in-18. — **Sensations et Souvenirs**, Paris, E. Fasquelle, 1895, in-18. — **Un Démoniaque, Espagnes, Histoires du bord de l'eau.** Paris, Dentu, 1895, in-18. — **La Petite Classe,** préface de Maurice Barrès. Paris, Ollendorff, 1895,

in-18. — **La Princesse sous Verre.** Paris, Tallandier, 1896, in-4°. — **Une Femme par jour, Femmes d'été,** illustr. de Mittis. Paris, Borel, 1896, in-18. — **L'Ombre ardente,** poésies. Paris, E. Fasquelle, 1897, in-18. — **Loreley,** conte, illustr. de Calbet, Marold et Mittis. Paris, Borel, 1897, in-32. — **Contes pour lire à la chandelle.** Paris, Soc. du Mercure de France, 1897, petit in-18. — **M. de Bougrelon,** illustr. de Marold et Mittis. Paris, Borel, 1897, in-32. — **Ames d'automne,** illustr. d'Heidbrinck. Paris, E. Fasquelle, 1897, in-32. — **Princesses d'Italie.** Paris, Borel, 1898, in-32. — **La Dame turque,** illustrations photographiques d'après nature. Paris, Per Lamm, 1898, in-16. — **Ma Petite ville, Le Miracle de Bretagne, Un Veuvage d'amour,** illustr. à l'aquarelle de Manuel Orazi, gravées à l'eau forte par Frédéric Massé et imprimées en couleurs. Vignettes décoratives de Léon Ludincki. Paris, L. Henri May, 1898, in-8°. — **Poussières de Paris.** Paris, Ollendorff, 1899, in-18. — **Heures d'Afrique** [notes de voyages]. Paris, E. Fasquelle, 1899, in-18. — **Madame Baringhel.** Paris, E. Fayard, 1899, in-18. — **Histoire de masques,** préface de Gustave Coquiot, couverture illustrée d'Henry Bataille. Paris, Ollendorff, 1900, in-18. — **Vingt femmes,** illustrations photographiques d'après nature. Paris, Per Lamm, 1900, in-16. — **M. de Phocas,** couverture de Geo Dupuis. Paris, Ollendorff, 1901, in-18. — **Sensualité amoureuse,** illustrations photographiques d'après nature. Paris, Per Lamm, 1902, in-16. — **Coins de Byzance, Le Vice Errant,** couverture illustrée de Laurent Heilbronn. Paris, Ollendorff, 1902, in-18. — **Princesses d'ivoire et d'ivresse,** couverture illustrée de Manuel Orazi. Paris, Ollendorff, 1902, in-18. — **Quelques hommes,** illustrations photographiques d'après nature. Paris, Per Lamm, 1903, in-16. — **La Mandragore,** conte, 32 illustr. de Marcel Pille, gravées par Deloche, E. Florian, les deux Froment et Julien Tinayre. Paris, E. Pelletan, 1903, in-8°. — **M. de Bougrelon, La Dame turque, Sonyeuse.**

Paris, Ollendorff, 1903, in-18. — **Fards et poisons,** couverture illustrée de Maignien. Paris, Ollendorff, 1904, in-18. — **La Maison Philibert,** illustr. de Bottini. Paris, Librairie universelle, 1904, in-18. — **Propos d'âmes simples,** couverture illustrée par Sem. Paris, Ollendorff, 1904, in-18. — **L'Ecole des Vieilles Femmes.** Paris, Ollendorff, 1905, in-18. — **Heures de Corse.** Paris, E. Sansot et Cie, 1905, petit in-18.

Théatre

Très Russe, pièce en 3 actes, en collaboration avec Oscar Metenier, représentée sur la scène de la Bodinière, le 3 mai 1893. Paris, E. Fasquelle, 1893, in-18, — **Yanthis,** comédie en 4 actes, en vers, représentée sur la scène de l'Odéon, le 10 février 1894. Paris, E. Fasquelle, 1894, in-18. — **Le conte du Bohémien,** lumino-conte, représenté au « *Salon des Cent* » de *la Plume,* en décembre 1895 (quatorze décors d'Andrhé des Gachons ; musique de scène de Charles Silver (publié dans : *Princesses d'ivoire et d'ivresse.* Paris, Ollendorff, 1902, in-18.) — **Broceliande,** conte en vers, musique de M. de Wailly, représentée sur la scène de l'Œuvre (salle du Nouveau Théâtre), le 7 janvier 1896. — **L'Araignée d'or,** ballet en 1 acte, musique d'Edm. Diet, représenté sur la scène des Folies-Bergères (1896). — **Rêve de Noël,** ballet en 1 acte, musique d'Edm. Diet, représenté sur la scène de l'Olympia en septembre 1897. — **La Princesse au Sabat,** ballet en 2 actes, musique de Louis Ganne, représenté sur la scène des Folies-Bergères, le 25 janvier 1899. — **La Belle au cheveu d'or,** ballet en 1 acte, musique arrangée d'Edmond Diet, représenté sur la scène de l'Olympia, le 2 mai 1900. — **Prométhée,** tragédie lyrique en 3 actes (en collaboration avec A. Ferdinand Herold), représentée aux Arênes de Béziers, le 26 août 1900. Paris, Soc. du Mercure de France, 1900, in-18. — **Watteau,** ballet en 1 acte, musique arrangée d'Edmond Diet, représenté sur la scène de l'Olympia, le 8 octobre 1900. — **Deux heures du matin... Quartier Marbeuf,** pièce en 1 acte (en col-

laboration avec Gustave Coquiot), représentée sur la scène du Grand Guignol (novembre 1903). Paris, Ollendorff, 1904, in-18. — **Hôtel de l'Ouest... chambre 22,** pièce en 2 actes (en collaboration avec Gustave Coquiot), représentée sur la scène du Grand Guignol, le 31 mai 1904. Paris, Ollendorff, 1904, in-18. — **Sainte Roulette,** pièce en 4 actes (en collaboration avec Gustave Coquiot), représentée sur la scène du Théâtre Molière, le 9 décembre 1904. Paris, Ollendorff, 1905, in-18.

M. Jean Lorrain a fait jouer en outre sur bon nombre de scènes parisiennes, une série de pièces diverses. Savoir : **Trumeaux :** *L'un d'eux. L'une d'elles. Chiromancienne. Leurs mères. Leurs frères. Chez le Grand critique. Fleur de brocante. Sans dote,* etc. (« Boîte à Fursy » et « Grand Guignol », 1897 et 1898) ; **Clair de Lune**, un acte, en collab. avec Delphi Fabrice (Concert de l'Epoque, décembre 1903) ; **Une Nuit de Grenelle**, un acte, en collab. avec Gustave Coquiot (Théâtre Rabelais, décembre 1903) ; **Ludine,** un acte (Théâtre des Capucines, janvier 1904) ; **L'Inutile Vertu,** projections lumineuses, etc... Ces pièces, de même que les ballets cités plus haut, n'ont pas été publiées.

JOURNAUX ET PÉRIODIQUES

Courrier Français (1885-1892), **L'Evènement** (1887-1890). Articles, contes et nouvelles, la plupart recueillies en volumes. **Le Scapin** (1er octobre 1886). **Le Décadent** (décembre 1887 et 1er janvier 1888), poésies. **Echo de Paris** (1891-1895), **Revue Indépendante, Gaulois** (1895-1900), **Revue Illustrée** (1893-1900), **Mercure de France** (1892-1895), poésies. **La Vogue** (nouvelle série). **Revue Blanche, Revue Encyclopédique, Supplément du Figaro, la Plume** (1895-1900), **Journal** (1895-1905), **Gil Blas** (1903-1904), **L'Auto** (1904-1905), etc.

A CONSULTER

Album illustré officiel des Fêtes de Béziers, édité par le Comité-Béziers. Béziers, 1900, in-4°. (Nombr. illustr.). — *Album illustré des Fêtes de Béziers,* couverture de Georges Roux. Béziers, J. Fabre, éd., 1900, in-4°. — *Album officiel des Fêtes de Béziers* (*Promethée,* 2e année). Béziers, J. Fabre, éd., 1901, in-4° (illustré). — **Henry Bataille :** *Jean Lorrain,* La Renaissance latine, 15 juin 1902. — **Adolphe Brisson :** *Pointes sèches* (Physionomies littéraires). Paris, Colin, 1898, in-18. — **Jacques des Gachons :** *Jean Lorrain* (Photographies et portrait gravé par Florian). Revue Illustrée, 1er juillet 1896. — **Maurice du Plessis :** *L'Œuvre poétique de Jean Lorrain.* Le Décadent, 15 janvier 1888. — **Ernest-Charles :** *Les Samedis littéraires.* Paris, Perrin, 1903, in-18. — **Marcel Fouquier :** *Profils et portraits.* Paris, A. Lemerre, 1891, in-18. — **Anatole France :** *La Vie littéraire.* Paris, Calmann Lévy, 1892, in-18. — **Ernest Gaubert :** *Théâtres et Concerts.* Courrier Français, 2 septembre 1900; *Jean Lorrain,* Mercure de France, 1er mars 1905. — **Remy de Gourmont :** *Le Livre des Masques,* 2e série. Paris, Soc. du Mercure de France, 1898, in-18. — **Bernard Lazare :** *Figures contemporaines.* Paris, Perrin, 1895, in-18. — **Ernest La Jeunesse :** *Les Nuits, les ennuis et les âmes de nos plus notoires contemporains.* Paris, Perrin, 1896, in-18. — **Marius Ary Leblond :** *La Société française sous la troisième république, d'après les romanciers contemporains.* Paris, F. Alcan, 1905, in-8°. — **Emile Lutz :** *Jean Lorrain,* dessins de Widopf. Courrier Français, 24 juin 1900. — **Catulle Mendès :** *Rapport sur le Mouvement poétique français de 1867 à 1900.* Paris, Imprimerie Nationale, 1902, in-8°, et E. Fasquelle, 1903, in-8°. — **François Perilhou :** *Chroniques des théâtres et des mœurs.* L'Effort, mars-août 1901. — **Achille Segard :** *Les Voluptueux et les Hommes d'action.* Paris, Ollendorff, 1901, in-18. — *Le Titan,* numéro spécial consacré à Promethée, publié avec la collab. de Jean Lorrain,

A.-F. Herold, Marc Varennes, H. Rigal, Hortala, Labarre, Poueigh, Ernest Gaubert, Sylva Sicard, etc. Béziers, 25 août 1901.

Voir, en outre, les *Chroniques littéraires* de Montfrileux (Revue Illustrée, 1er août 1901), de M. Georges Casella (Revue Illustrée, 1er avril 1904, 15 mars 1905), et un article de M. Gustave Coquiot : *La Maison Philibert* (Le Journal, 30 sept. 1004), etc.

AD. B.

NOTES ICONOGRAPHIQUES

Henry Bataille : *Têtes de Bataille*, légende et lithographies de H. B. Paris, Ollendorff, 1901, in-fol. — **Antonio de la Gandara :** *Portrait* (peinture à l'huile), salon de la Société Nationale des Beaux-Arts, 1904. — **W. Hawkins :** *Portrait-charge*, « L'Œuvre d'Art International », 1902. — **Sem :** *Albums* : 1900-1901-1903, reprod. au *Journal* (juillet 1902) et *Revue Illustrée* (15 nov. 1902). — **André Rouveyre :** *150 caricatures théâtrales*. Texte de Noziere et E. Lajeunesse. Paris, Albin Michel, 1904, in-18. — **F. Vallotton :** *Masque : Deuxième Livre des Masques*, de Remy de Gourmont. Paris, Soc. du Mercure de France, 1897, in-18. — **Widhopf :** *Portrait-charge*, Courrier Français, 24 juin 1900.

Nombreuses photographies ou caricatures au *Rire*, au *Sourire*, *Revue Illustrée*, *Revue Encyclopédique*, *La Vie Heureuse*, etc.

E. G.



BIBLIOTHÈQUE INTERNATIONALE D'ÉDITION
E. SANSOT & Cie
53, RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, 53
PARIS

Nouvelles Publications

EN VENTE
DANS LES PRINCIPALES LIBRAIRIES
de la France et de l'Etranger

4.

Nouvelles Publications

JOACHIM DU BELLAY

DÉFENSE ET ILLUSTRATION
DE LA LANGUE FRANÇAISE

avec une Notice et un Commentaire historique et critique

PAR

Léon SÉCHÉ

Elégant vol. in-18 jésus sur papier vergé teinté. . **3,50**

Voici un ouvrage dont la réédition peut, au premier abord, ne point paraître fort opportune à certaines catégories de lecteurs superficiels. Les éditeurs ont pensé tout autrement non tant parce que ce monument trop oublié de notre littérature, — longtemps introuvable en librairie et aujourd'hui peu accessible dans les éditions coûteuses où il existe, — est d'une urgence reconnue pour les universités, (puisqu'il figure au programme de la licence ès-lettres), mais surtout parce qu'ils estiment qu'un tel livre vaut d'être relu par tous avec intérêt et même avec agrément. Dans les vingt-quatre chapitres qui le composent il est bien des préceptes qui, en dépit des siècles, n'ont aucunement vieilli et qui méritent d'être encore entendus et médités. Il sera en tout cas attrayant et réconfortant, pour les intelligences françaises, d'entendre la voix si chaude et si convaincue de ce grand nationaliste du XVIe siècle qu'était Joachim du Bellay, vanter, avec tant de conviction, et dans ce moelleux et caressant

parler de nos pères, les ressources et les beautés de sa chère *langue françoise* « avecque les louanges de la France ».

L'édition que MM. Sansot et Cie mettent en vente a été dirigée par M. Léon Séché, l'écrivain de ce temps, que ses doctes et patients travaux sur la Renaissance recommandaient, avant tout autre, pour une tâche aussi délicate. Il a résumé, pour ce volume, en une substantielle notice, la vie de Joachim du Bellay à laquelle il travaille depuis de longues années et qui se complète par le remarquable commentaire qu'il a écrit pour l'édition complète des œuvres du poète angevin couronné par l'Académie française en 1903. (Prix Saintour).

Ajoutons qu'au point de vue matériel, le volume ne laisse rien à désirer. Le caractère elzévirien, le portrait frontispice de Joachim du Bellay, les têtes de chapitres de style renaissance, autant que le papier vergé de teinte crème et la couverture parcheminée au titre rouge, concourent à faire de cette édition un admirable spécimen typographique qui sera certainement précieux à tous les amateurs de beaux et bons livres.

J. ERNEST-CHARLES

LES SAMEDIS LITTÉRAIRES

(3e série)

1 vol. in-18 jésus . . . . **3** fr. **50**

M. Ernest-Charles s'est fait dans la presse littéraire une place désormais consacrée. Par ce temps de mercantilisme universel, où la critique littéraire se trouve, sauf de trop rares exceptions, étouffée dans les grands quotidiens, M. Ernest-Charles a assumé la tâche de réagir contre un effacement déplorable. Au risque de scandaliser les snobismes et de jeter le trouble dans les affaires de certains industriels de lettres, il ose chaque semaine, dans la *Revue Bleue*, juger en toute sincérité les œuvres nouvelles, renverser les réputations surfaites, et découvrir les vrais talents. Ce sont ces critiques clairvoyantes et vivantes qui sont réunies dans ce nouveau volume des *Samedis littéraires*. La faveur du public lettré garantit le succès de cette série, car c'est là vraiment une collection de documents nécessaires pour l'histoire de la société française, pour l'histoire des mœurs littéraires de notre temps et pour l'histoire de la littérature du commencement de ce siècle.

PHILÉAS LEBESGUE

L'AU-DELA DES GRAMMAIRES

1 vol. in-18 jésus. . . . . **3 fr. 50**

Voici un livre de synthèse critique, plein de faits qui se résolvent en idéologies imprévues, sans aucune prétention, d'ailleurs, au dogmatisme. Les études qu'il renferme sont des causeries où s'entrevoient les solutions d'une série de problèmes linguistiques ou d'esthétique littéraire.

Où et comment se confondent les potentialités du mot avec celles de l'idée, selon quelles courbes virtuelles ? Telles sont les premières questions du livre. La solution proposée occupe une série de chapitres : *Les sons, les mots, les idées ; Le sexe des mots, Le style, La culture des idées, La beauté verbale,* etc.

Il s'agit ensuite de vérifier, d'après des analogies de faits, les bases où asseoir la loi des correspondances verbales entre les sons, les couleurs et les sentiments, qui réciproquement se suggèrent. Il faut pour cela faire l'anatomie des sons humains, dont l'articulation particulière à chaque individu, à chaque peuple, apparaît tout à coup révélatrice de tempéraments et de caractères. Tel est le double objet des deux chapitres : *L'âme des sons vivants* (De la concordance psychologique des couleurs et des sons et de la constitution anologique du langage) et *Les lois de la parole.*

Reconnaître l'unité des principes qui président ou ont présidé à l'édification de tous les systèmes de vérification anciens et modernes et déduire de telles inductions les lois

fondamentales qui, jusqu'aux plus récentes innovations, déterminent le mécanisme du vers français, libre ou mesuré, n'est pas une entreprise moins périlleuse. L'auteur ne craint pas de l'affronter ; il a opéré le classement complet, d'après des données toutes neuves, de la matière prosodique si fuyante et si complexe (*Les lois organiques du Vers, essai de prosodie générale*).

Le livre se clôt sur une question récemment encore agitée par H. G. Wells : *L'Avenir du Français*, appuyée sur une étude à propos de *La mort des patois*. *La réforme de l'orthographe* ; trois chapitres qui ne se pouvaient se compléter que par un quatrième et final : *Le problème de la langue universelle*, si passionnant à cette heure d'esperanto et de diffusion des langues étrangères.

Fruit de longues méditations consciencieuses et d'observations précises, dirigées en un sens scrupuleusement scientifique, ce livre, par tout ce qu'il résume et veut faire pressentir, espère venir à son heure. Il est actuel et s'adresse, non seulement aux spécialistes du monde savant et universitaire, mais à tous les artistes du verbe, aux curieux, aux intellectuels.

Niort. — Imp. A. Lemercier

